

# POUR L'ART



Lausanne - Paris - Mai - Juin 1957 - No **54** Dixième année - Parution six fois l'an  
Prix du numéro : Suisse, Fr. 1.25 France, Fr. 100.— Belgique, Fr. 15.— Espagne, 10 Pesetas

# Cahiers Pour l'Art

**Direction :** René Berger

**Rédaction :** Jeanlouis Cornuz, Raymonde Temkine, Noël Arnaud, Vio Martin, Louis Bovey, Jacques Monnier.

## Administration

*Suisse :* Imprimerie Pont frères, Marterey 28, Lausanne  
tél. 22 40 10, chèques postaux II. 111 46

*France :* M. et Mme Valentin Temkine, 32, rue des  
Peupliers, Paris (XIIIe), tél. POR 52.06, chèques  
postaux Paris 51-39-96

## Sommaire

« *En hommage à Gustave Roud* »

*Gustave Roud :* Le monde réel

*Henri Pourrat :* Le grand logis

*Vio Martin :* Gustave Roud ou la « Quête infinie »

*Siegfried Lang :* A Gustave Roud

*Jacques Chenevière :* A Gustave Roud

*Hans Grossrieder :* Rencontres avec Gustave Roud

*Jacques Monnier :* Près de chez Roud

*Jeanlouis Cornuz :* Le Réel absolu

*René Berger :* Situation de Gustave Roud

*L.-E. Juillerat :* Quelques grands thèmes de l'icongraphie chrétienne

Notes - Echos - Projets

Editeur responsable : Association Pour l'Art

Imprimé en Suisse, à l'Imprimerie Pont frères, Lausanne

Présentation typographique : Ernest Pont

## Mouvement Pour l'Art

**Comité :** René Berger, L.-E. Juillerat, JI. Cornuz

**Secrétariat :** Imprimerie Pont frères, Marterey 28,  
Lausanne, tél. 22 40 10, chèques postaux II. 111 46

*Suisse :* Carte de membre-adhérent : Fr. 10.—

Pour les étudiants, les apprentis et les membres des  
Quatre Z'Arts : Fr. 7.— (cahiers compris)

Abonnement aux cahiers seulement : Fr. 7.—

*France :* Adhésion (cahiers compris) : Fr. 500.—

Adresse : voir ci-dessus sous « Cahiers Pour l'Art »

## Voyages Pour l'Art

**Direction :** L.-E. Juillerat, 5 b, ch, des Aubépines,  
Lausanne, tél. 24 23 37

## Comité

### de patronage

Assurance  
Mutuelle Vaudoise  
contre les accidents  
Lausanne

Câbleries et Tréfileries  
de Cossonay

« La Suisse »  
Sté d'Assurances sur la vie  
Lausanne

Lait Guigoz S. A.  
Vuadens

M. Emile Ott  
Ascona et Hong-Kong

M. H. Matthey, industriel  
La Neuveville

Société de Banque Suisse  
Lausanne

M. Charles Veillon  
Lausanne

Imprimerie Pont frères  
Lausanne

à qui Pour l'Art  
exprime sa gratitude

# Le monde réel

*Au poète Werner Weber*

Parfois vous prenez la route, sans compagnon, ayant désir d'une solitude assez parfaite pour tout accueillir du paysage traversé, pareille à ces façades des grandes fermes villageoises peintes d'une chaux si pure qu'on les voit frémir au seul battement d'une feuille d'ombre. Votre pas sonne seul ; il vous porte avec lenteur au-devant des choses, puis s'engloutissant peu à peu dans sa propre monotonie, il disparaît. Et c'est alors comme si les choses, elles, venaient à vous portées par les mains invisibles de l'espace, comme si elles pressentaient le profond accueil que leur prépare l'absolu de votre silence concerté. Tout vient à vous... tout vient à moi qui ai désiré cette venue et ce don. Je suis l'arche vide où le ciel, d'un incessant coup d'épaule, comme un immense moissonneur bleu déverse un blé de merveilles ; je suis la ruche où va trouver gîte l'essaim perdu des parfums, des couleurs de ce long jour d'octobre assoupi sous sa chevelure de fumées... *Je suis.*

Jusqu'à ce qu'une voix se lève du plus intérieur de l'être, du cœur même de ce « je suis » dont elle ébranle et ruine la certitude. Une voix qui n'est pas la mienne, et si distincte pourtant que rien ne pourrait l'étouffer. « *Le joueur désespéré jette ses cartes...* » chuchote-t-elle. J'essaie de reprendre pied. Je regarde à la barrière d'un jardin une rose-tremière pencher vers moi ses roses fripées avec une sorte de tendresse humaine. Je rejoins un jeune laboureur et lui demande ma route (que je sais) pour que sa voix, peut-être, efface l'autre. En vain ! Les mots venus d'ailleurs renaissent en moi toujours plus distincts : « *Le joueur désespéré jette ses cartes et sourit, comme tiré d'un rêve, au dernier appel du Veilleur, et de tout son être il attend l'aurore qui va l'éveiller à une nouvelle vie dans le monde réel. Plus les rêves se chargent d'angoisse et plus l'aube est proche d'où lui viendra rafraîchissement.* »

C'est la voix de Novalis.

Il vient de perdre sa petite fiancée de quinze ans. Un de ses jeunes frères agonise. Il écrit à Wilhelmine de Thuemmel cette lettre — un chant, une

rière — toute nourrie des certitudes douloureuses de celui qui *sait* enfin. C'est là qu'on l'entend soudain dire, à l'instant où la vision le saisit, ces phrases entre toutes *inouïes* où le mystère et le miracle même de la mort sont proférés avec la candeur audacieuse d'un enfant et d'une voix aux inflexions indubitables. Il se *voit* : joueur désespéré pour avoir cru en ce jeu truqué, ce rêve qu'il s'imaginait être la vie et où il ne pouvait que perdre à tout coup. Mais l'Ange l'appelle enfin, le rêve est brisé et Novalis sourit à ce Veilleur qui est là debout à ses côtés sur le seuil d'une nouvelle vie, à la frontière où commence, au delà de la mort, le *monde réel*.

De tout ce que Novalis nous a donné et va nous donner encore (car cet absent au monde, cet étranger sur la terre n'a pas fini de reconnaître les siens, même parmi ceux qui tremblent de le suivre jusqu'au bout) je ne sais rien de plus beau que la naissance parmi les larmes de ce sourire vers la mort.

Le monde réel... Mais alors, celui que je traverse et que semble nier cette voix toujours plus haute ? Ce goût de fumée et de feuille morte, cette odeur de fruits piétinés sur la route, la scabieuse et la marguerite refleuries qui me parlent tout bas, cet ami qui me sourit sous les pommiers, la main refermée sur une pomme éclatante : tous ces dons de l'instant que la poésie essaie depuis toujours de lui arracher pour les rendre éternels, ce n'est donc là qu'un mirage ? Un chatoyant brouillard où nous errons en aveugles jusqu'à ce que l'appel du Veilleur — qui est l'Ange de la Mort — le dissipe et rouvre nos yeux (que son doigt de glace vient de clore) sur ce mystérieux pays du réel ?

D'où vient alors que la poésie tente si peu d'imaginer ce pays inconnaissable ? D'où vient que son plus profond désir ne le peuple jamais de délices inconnues, mais veuille y *retrouver* tout ce qui fut ici pâture des cœurs irrassasiés ? Et d'où me vient la certitude soudaine que si je trouve des mots assez purs pour peindre ce jardin d'octobre tout hanté de fausses abeilles silencieuses, c'est *lui* que je verrai là-bas, avec les *mêmes* abeilles, les *mêmes* asters dont le soleil fausse et fonce le bleu jusqu'au pourpre le plus sombre, le *même* ami les yeux levés vers une buse criarde au plein du ciel ? Et que, mirés dans le poème entrevu, l'univers de l'instant et ce monde réel de par delà la mort n'auront qu'un visage et qu'un reflet : le même ?

Presque aussitôt, Novalis lui-même vient me donner réponse : quelques mots brefs, la vérité sacrée perçue dans l'éclair d'une de ces illuminations dont le favorisait une grâce singulière : *La poésie est le réel absolu*.

Gustave Roud.

## Le grand logis

Il pleuvait. Le tram avait ses vitres tout embuées. Nous avons passé le Chalet-à-Gobet sans le voir. A peine si on entrevoyait, dépouillée, longue et verte, la campagne. Ce Jorat se faisait un désert, pelé par endroits sur sa tourbe. Un torrent y roulait des goulées rondes entre des vergnes plus gris et d'un autre port que ceux que je fréquente en Auvergne.

Il pleut. Voici l'auberge à perron, qui fait songer aux gravures des anciens livres de voyages ; les fermes, auxquelles leurs rangées de fenêtres prêtent l'air d'une arche de Noé ; la chapelle, tout envieillie, humble comme un bouquet de pâquerettes.

Le tram s'arrête devant la maison de Gustave Roud : une puissante maison à laquelle ses arbres taillés et sa glycine font un porche végétal. Comme si la civilisation mécanique même faisait halte ici, devant on ne sait quoi de plus ancien, de plus profond, d'un peu magique.

Ai-je jamais lu une page de Roud qui ne m'ait introduit en quelque magie ? Je n'osais guère imaginer que je le verrais un jour au milieu de son royaume. Et il est là, en chandail mince, qui sourit, tout de noir vêtu.

Sa maison, comme sa campagne, est un grand conte dont on ne peut pas saisir d'abord tout le sens. Si vaste : des corridors qui n'en finissent plus de se perdre dans l'ombre, jalonnés d'armoires vernies. Et il y a un génie du lieu, qui doit se dissimuler dans une de leurs encoignures — c'est peut-être lui, ce chat qui passe, la queue en crochet. Tant de chats, et de tous les gris et fauves, angoras de poil ras, muets démons familiers, qui vous regardent, chacun avec son secret à soi au fond de ses yeux insondables.

Dehors, toujours la pluie. Dans la salle basse, le poêle de molasse peinte entretient une tiédeur couverte qui s'accorde bien avec ces chats, ces bahuts, ces bonnes profondeurs d'ombre. Des artisans de village ont bâti de tels poêles comme des citadelles domestiques, à redan, plate-forme, où prendre ses quartiers, s'asseoir, et se coucher. Celui-là porte la date de 1880. (Par bonheur il s'est trouvé un vieux tailleur de pierre pour le réparer encore.)

Ici, on a su pousser la vie rustique vers sa qualité. C'est comme ce repas où tout, de la soupe au saucisson fumé jusqu'au dessert, est simple, de franc goût, exquis. On a su en faire une chose aussi ordonnée et soignée que la vie bourgeoise, et qui reste rustique.

Corridors, escaliers obscurs, aux meubles luisants — un peu plus anguleux peut-être que des meubles n'ont le droit de l'être — nous ont menés vers la grande salle du haut. Là aussi, il fait bon se plonger dans le grand poêle lisse comme en un fauteuil de cuir, tandis que le vent chasse sa pluie crue contre les vitres.

Mystère des maisons. Mystère des personnalités. Il n'est pas besoin de passer beaucoup de temps avec une personne pour sentir la qualité de la présence. De même nous sentons une présence de la maison, faite de celle des chats qui circulent à pattes de velours, des piles d'albums en ordre, des horloges campagnardes qui battent réglément le temps, tandis qu'au mur une petite toile d'Auberjonois — des paysans chargeant une charrette de foin — se fait prendre pour une peinture populaire d'une rare réussite. Génie de la maison, fait de cela et d'autre chose, du travail secret d'un poète.

Sous les fenêtres, au bout du verger, passe la route de Berne. Incessant chuintement des autos arrivant et disparaissant. Cela ne dérange guère le train de vie paysan. Tel ou tel détail me fait retrouver les procédés, les habitudes, de l'universelle alliance avec la terre.

Comment ne pas admirer la grange avant de sortir, si bien charpentée ? Les bâtisseurs ont choisi entre des centaines d'arbres ceux qui avaient ces belles courbes naturelles pour en faire le porche. Ils y ont gravé en rouge des dates, une étoile, un petit cheval bedonnant qui galope pareil à ceux d'Altamira.

Le vent court, rudoyant le branchage des gros pommiers, et file au loin vers des bois en brosses. Malgré bois et pommiers, le site est nu, d'un vert âpre, un peu hagard, sous les nuages fuyants.

Carrouge et sa bonne maison, je les ai mis dans mes papiers. Leur souvenir m'accompagnera comme un de ces rêves, difficiles à tout retrouver et à traduire ; mais on sait bien qu'ils ont apporté quelque chose. Quelle chose ? Celle dont témoigne avec une discrète et secrète certitude chaque texte de Gustave Roud. Cette magie que du milieu des jours et près de l'herbe, il convient d'attendre de l'instant.

*Henri Pourrat.*

# Gustave Roud

## ou la „Quête infinie”

*A Jeanlouis Cornuz.*

Vous me demandez des souvenirs, cher ami... Laissez-moi d'abord relire et citer « Suisse Romande » novembre 1937 :

*« A ce poème (il s'agit d'un poème de Hölderlin) qui est une constellation de signes sombres dans le ciel de craie de juillet, près de la fenêtre ouverte sur le pays de juin [...] vient répondre tout à coup, de l'autre ciel où tout un proche orage suspendu s'échafaude, le premier coup de tonnerre, fraternel. Je rêve sur cette espèce de salutation céleste. Au chant tu depuis plus de cent ans déjà et qui vient de reprendre vie sur les lèvres des hommes n'a cessé de répondre la voix éternelle de l'orage. L'échange entre la page et la nature au delà des vitres épanouies, la communion entre les deux univers, celui des choses et celui du signe (né de l'autre et l'émuovant à son tour) : combien de poèmes, combien de livres ont le pouvoir étrange de les susciter ? [...] Et ce ton est né d'un certain regard. Oui, ce poème nous conduit à un regard, et si l'orage aujourd'hui encore lui fait réponse, c'est que la Nature ne peut avoir oublié ces yeux un instant posés sur elle. »*

*« Suisse Romande », janvier 1938. « Il s'agit de l'instant suprême où la communion avec le monde nous est donnée, où l'univers cesse d'être un spectacle parfaitement lisible, entièrement inane, pour devenir une immense gerbe de « messages », un concert sans cesse recommencé de cris, de chants, de gestes, où tout être, toute chose est à la fois signe et porteur de signe. L'instant suprême aussi où l'homme sent crouler sa risible royauté intérieure et tremble et cède aux appels venus d'un « ailleurs » indubitable. »*

Vingt ans bientôt... J'ai repris les revues, les « Ecrits »...

La pluie a cessé. Je m'assieds sur le mur, au bord de la route. La rivière roule au bas des falaises de molasse, grondante. Un long vent du sud-ouest me prend aux épaules, me jette, avec une espèce de rage déses-

pérée, des mots que déjà j'ai saisis, que les coudriers répètent et aussi la petite lumière du tussilage fleuri contre le rocher.

Mais rien ne me doit distraire de ma lecture. Je cherche refuge derrière un pan de roc humide...

Je lis encore : « *Eichendorff, dans un poème à sa petite fille morte, lui parle des alouettes qui chantent au-dessus de sa promenade désolée :*

*Je pleure sans rien dire... elles m'apportent  
Un message que tu leur as donné pour moi.*

*Sans ses larmes, le poète aurait entendu le chant, non le message. C'est au prix de toute la torture de son deuil qu'il a connu le secret terrible des oiseaux. Car ces deux vers ne contiennent rien qui ressemble « à une image poétique », même belle et touchante. Ils disent l'entière et stricte vérité.*

*Ce secret, c'est aussi le tien, bouvreuil, petite flamme rose soufflée de branche en branche par le vent de nulle part. Et je le « savais » depuis cet ancien décembre jour après jour près d'une eau morte où flottaient les feuilles mortes parmi l'écume. « Ah ! cette voix perdue n'est pas d'« ici » ! ai-je crié quand ton premier chant m'a traversé le cœur... »*

Le signataire de telles lignes : Gustave Roud. Une adresse sur la couverture cendre et bleue de la revue : Carrouge, Vaud.

Je me souvenais d'une longue marche : Moille-Margot, le théâtre du Jorat, la halte de midi dans un verger de Carrouge, le cirque des Alpes de Fribourg au loin, les foins en fleurs...

Cependant quel autre ton avaient ces lignes que les évocations campagnardes de la plupart des journaux et de nos anthologies. Qui donc était si lié, si mêlé à la terre et à ses créatures, si fraternel et si dépouillé que la plume et l'aubier lui parlaient ? Perdu, différent, à l'écart des hommes, à qui les Anges, d'une main de nuée ou de neige, d'une voix d'oiseau, d'un murmure d'insecte, d'un oeil de fleurette ouverte auprès des eaux glaciales délivraient leur message d'outre-monde ?

Quel goût jamais senti eurent dès lors pour moi les souffles de la terre, les blés au faite des collines, comblant une faim des premiers jours. A quelle voix inconnue faisaient parfois écho le bref appel printanier de la mésange à la lisière du bois, le cri d'angoisse du rouge-gorge dans la saulaie au bord de la Venoge ? Plus jamais, me semblait-il, l'alouette ne saurait que chanter l'ivresse d'une montée en flèche, le merle la seule beauté d'un soleil couchant. Plus jamais la terre ne serait que paysages...

A tant essayer de surprendre ce langage d'au delà des choses, le cœur s'épuisait : à l'écoute des eaux qui fleuronent entre les cailloux,

au déchiffrement de la langue des étoiles, de la musique des coteaux. Quelquefois, un arbre essayait de répondre, ou bien c'étaient les herbes du cimetière qui chuchotaient dans le crépuscule. Un visage apparaissait. L'espace d'un instant... Au retour d'une marche solitaire, je reprenais les poèmes — je n'aurai jamais fini de les reprendre.

*« Et tout est « repeuplé ». Dans le silence du cœur et de l'âme, tout ce qu'on ne voyait pas, tout ce qu'on n'entendait pas, mille choses monotones ou furtives soudain manifestées ! La fontaine ne coule plus : elle chante et parle, et je comprends la moindre syllabe. Les fauvettes dans le frêne, le cri du geai vers un rameau de cerises : non plus discours, non plus concert — un cœur à cœur. »*

Comme la Bible : la lecture de la Nature : un cœur à cœur...

A celui qui, penché avec amour sur les êtres et sur les choses, les épiait, guettant un souffle, une parole d'espoir, le mot de passe peut-être, à celui qui disait :

*« Je suis parce que j'accepte le monde. J'accepte ma différence qui est de vivre toute vie — alors que chacun vit la sienne seulement. Je ne suis pas un témoin qui juge et compare, le cœur vide et les yeux secs. Je participe. Et il n'y a qu'un moyen d'atteindre : l'amour. Rien ne se donne à qui ne s'est donné. Comprenez-moi. Saisissez enfin le sens de ma quête infinie ! Questionné sans amour, l'univers entier, fût-il mis à la torture, ne peut que se taire et mentir. »*

A celui qui, en quelques poèmes, révélait le cœur à soi-même, à un lecteur le sens de ses désirs obscurs, de ses démarches, lui tendait une clé d'or tellement simple qu'on en restait ensemble émerveillé et tremblant, il « fallait » poser des questions, dans les lieux mêmes où toutes créatures l'aimaient assez pour lui être parfois pitoyables, dans le pays qui se reconnaissait dans la courbe harmonieuse d'une phrase.

Un jour, je suis allée à Carrouge... L'atteindre par le train du Jorat, descendre à sa halte, m'eût semblé non seulement trop facile, mais surtout trop direct : pénétration violente d'une terre qu'il fallait aborder avec respect, avec laquelle il s'agissait de lier connaissance sans hâte, de laquelle il fallait tenter de se faire reconnaître.

J'abordai le territoire de Carrouge par la petite route d'Écublens, droite d'abord à l'orée des bois, qui décrit ensuite une ample courbe dans une clairière d'herbages et de céréales, gagne le hameau du Bourgeaux, descend dans le val aux ondes jasantes sous les branches, remonte vers le village.

Je me retournais souvent : l'église dorée de Promasens, le château de Rue sur sa falaise me ravissaient. Dans la plaine, les prairies de juin poussaient lentement leur houle grise et rose. Tout était accueil, encouragement...

Il m'est difficile de dire aujourd'hui quels sentiments m'animaient lors de cette première traversée de la clairière pressée de toutes parts par la haute forêt de sapins. La présence multipliée de l'arbre noir lui confère une gravité qui inclinerait à la tristesse si la joie sans faille des blés ne la venait éclairer. Cette « enclave » retrouvée tant de fois dans les « Ecrits », je ne sais plus la voir aujourd'hui que captive et vivant cependant d'une vie « autre » dans la trame des lignes du poète. Aimée, marquée par l'amour, la prairie garde, invisible pour la plupart des passants, le reflet d'un regard, l'empreinte d'un pas. Le chemin attend. Les fleurs, de l'un à l'autre an, se souviennent. La lune, à la nuit, contemple toujours un marcheur solitaire qui se hâte sous la brume qu'elle défait et recoud sans trêve.

L'horloge du pic, le chuchotis du vent dans les branches, l'aile de soie d'un rapace : l'une des voix d'un dialogue...

Le village délègue, vers son visiteur, des fermes foraines avec leurs vergers et leurs chevaux de bronze vert. Et puis il dit aussi quelques mots d'une voix de fontaine où des femmes rincent du linge. Elles me disent : « C'est là-bas... »

Sans doute, savez-vous que Carrouge veut dire « carrefour ». A vrai dire, c'était aux premiers numéros de la revue « Suisse Romande » qu'il m'était apparu ce carrefour. Au poteau indicateur, une seule banderole lisible, une seule direction possible — encore faudrait-il savoir quelles routes antérieures m'y avaient amenée.

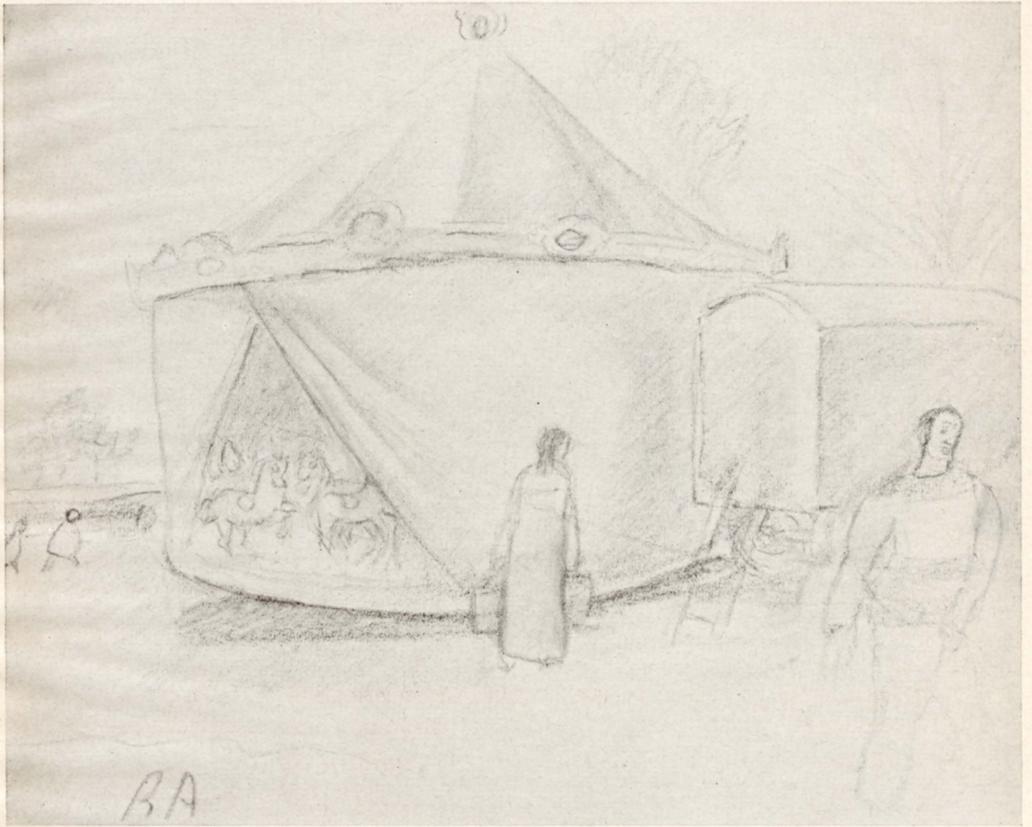
Soudain je me rends compte, cher ami, que je ne vous donne point ce récit que je vous avais promis de ma première visite chez Gustave Roud, d'une sorte de perfection que je voulais ajouter à la rencontre écrite. Vous avouerai-je qu'un billet fort maladroitement rédigé avait exprimé ma reconnaissance à l'auteur de « Bouvreuil », de l'« Hommage à C.-F. Ramuz », billet qui avait reçu la plus généreuse des réponses. Vous dirai-je que le poète et sa sœur m'attendaient dont l'existence l'une à l'autre est si liée qu'on ne les pense point séparées, que bientôt la chatte grise à longs poils ronronnait sur mes genoux, que je découvrais le pays d'« Aimé », « la colonne de briques roses et le tronc du tremble... »

Tout le reste, je crois, ne serait que vain bavardage.

Du reste, il n'y a plus de passé. Seulement, vivante réalité quotidienne, non pas ce qu'un être nous a donné, mais ce qu'il nous donne. Rien n'a été. Tout est. Il suffit de savoir relire. De savoir aussi regarder et écouter.

Quant aux questions qu'on peut poser à un poète, leur seul but doit être, à chaque minute de la vie, d'apprendre à vivre mieux, à aimer mieux, à mourir mieux.

*Vio Martin.*



René Auberjonois

*(Cliché aimablement prêté par la Guilde du Livre.)*



René Aubertjonois

*(Cliché aimablement prêté par les Editions Mermod.)*

# A Gustave Roud

*Siegfried Lang*

Cher Gustave Roud,

Cher poète,

Vous voici au seuil d'une année qui marque en général, dit-on, une étape importante dans la vie d'un homme. Vous ne l'aurez pas attendue, sans doute, pour méditer sur l'œuvre accomplie et mesurer le chemin parcouru. C'est à vos contemporains et à vos compatriotes (à quelques-uns du moins d'entre eux) qu'il appartiendrait aujourd'hui de faire le point ; de montrer comment, également attaché au génie de deux langues et familier d'un domaine littéraire plus étendu encore, vous y avez puisé les éléments d'une synthèse toute personnelle, dont témoigne votre art.

Depuis le jour où je découvris votre prose, qui est celle d'un poète, vingt ans bientôt se sont écoulés. En 1941 paraissait « Pour un Moissonneur », en 1944, « Adieu ». Monde intérieur et monde extérieur y trouvaient une forme devant quoi le lecteur s'étonnait ; et il admire toujours, aujourd'hui comme alors... Ces deux élégies, où la mélancolie du regard jeté en arrière au risque de se perdre dans l'au-delà, s'oppose à l'évocation véritablement dionysiaque des plantes, des corps et de l'atmosphère dans leur présence permanente — je n'y vois rien d'équivalent dans la production suisse de l'époque. Et puis « Le vent lui jette au visage toute une prairie de juin comme un bouquet d'odeurs... » ; il faudrait, en Allemagne, remonter jusqu'à *Jean Paul* pour trouver une inspiration de même nature.

Il est certain que, pour produire tout leur effet, l'image et l'expression requièrent la vertu originelle du poème, le rythme. Rien de surprenant, donc, que vous vous soyez senti attiré par le grand maître allemand du rythme, par *Hölderlin*. Peut-être est-ce la prose de son « Hypérion » qui vous a servi de point de départ pour pénétrer toujours plus avant dans l'intelligence de ces grands hymnes. Outre votre bel hommage au poète,

vous en avez offert à vos amis romands, ainsi qu'à nous, une version dont la fidélité au mouvement original dépasse toute attente (monumentum perenne). Pour nous autres, Suisses alémaniques, la parution de ce volume — dans l'impeccable présentation de Mermod — fut un événement.

De la Grèce mystique de Hölderlin, de sa mystique de rêve, il n'y avait qu'un pas pour vous jusqu'à la véritable mystique d'un poète, qui, pour n'être pas entièrement détaché de la terre non plus, n'en fut pas moins le seul écrivain authentiquement ésotérique du pré-romantisme allemand : *Novalis*.

Là encore, avec des rythmes beaucoup moins orageux que dans les derniers poèmes de Hölderlin, vous avez fait preuve d'une finesse, sensible au plus léger souffle évanescent.

Et n'oublions pas non plus vos poèmes et vos vers réguliers, comme, par exemple, les alexandrins du « Bain du faucheur », inséré dans « Pour un Moissonneur », où, vous adressant au nageur, vous vous écriez :

... Quel chœur mélodieux de l'azur et des eaux  
Jette comme une offrande à ton épaule nue  
Des averses de ciel, des orages d'oiseaux...

Ou bien, dans votre version des « Hymnes à la Nuit », les fragments en vers. Tout cela mériterait une étude approfondie. Sans doute existe-t-il, sous cette forme-là, plus d'une page que vous n'avez pas consenti encore à nous livrer ?

Vous avez, cher Gustave Roud, maints lecteurs attentifs en Suisse alémanique — j'y faisais allusion tout à l'heure. Leur nombre ne s'est pas accru très vite, car tout langage subtil comporte des exigences auxquelles le lecteur, aujourd'hui, se sent peu disposé, voire incapable de répondre. Les hymnes de Hölderlin vous ont assurément coûté de la peine aussi, mais vous voilà plus fort au sortir d'une épreuve, qui nous a tous enrichis ! Quant au nombre de lecteurs capables de s'arrêter longuement à un poème et d'y revenir, il reste minime pour l'instant, n'en doutons pas !

Mais, en ce jour et à cette place, je puis vous assurer qu'en plus de la joie que m'a donnée votre œuvre, la simple pensée de votre existence et de votre labeur discipliné m'a suivi et m'a réconforté tout au long d'années, qui ne furent pas toujours faciles. Laissez-moi vous en exprimer ici ma profonde et sincère gratitude.

(Trad. André Tanner.)

# A Gustave Roud

Mon cher ami,

Saluer ce bel anniversaire m'est une façon de m'approcher de vous que je vois trop peu à mon gré, mais qui restez auprès de moi par votre œuvre.

J'ai bien des motifs de considérer son intime profondeur. Elle reflète les couleurs du temps. Riche de confidences, presque d'aveux, elle demeure un peu secrète comme la poésie vraie qui, allusive autant qu'expressive, se révèle peu à peu, puis s'enveloppe à nouveau de ses voiles. Le livre refermé, elle poursuit en nous son chant. Le vôtre n'est vraiment qu'à vous.

« Mon esprit n'est pas de ceux qui se sentent vivre au contact des livres », avez-vous écrit. Or, on devine toujours en vous le lettré, ne fût-ce que par la sûreté sensible de votre écriture. Etes-vous vraiment « loin de ce que les hommes appellent la vie » ? Oui, s'il s'agit d'artifice et d'agitation ; mais non, certes, lorsque, devant les choses, vous percevez jusqu'au fond « leur valeur de *fait* ». Dans votre domaine, au sens terrien du terme, vous accueillez la vie et la partagez, puis, en disant ce que vos yeux découvrent, ce que mesure votre pas, ce que vos doigts touchent, vous le transposez et lui donnez du style. (Je souhaite que ce mot, noble ici, ne déplaise pas au poète un peu ombrageux que vous êtes, je pense, et que j'aime.) Vous assurez n'être pas un esprit « rongé d'analyse », mais vous analysez parfaitement un bonheur difficile à saisir quoique présent, et sous la main : en respirant l'air de la Solitude, vous distinguez tous ses murmures. La nature vous est, selon les heures et la saison, presque implacable ou toute fraternelle. Parfois abandon, parfois plénitude.

Vous savez, mieux que la plupart d'entre nous, « quitter le monde des signes et entrer dans l'univers des choses ». Dès lors, votre méditation, à la fois précise et comme incantatoire, vous dicte parfois, au cours du récit, un poème en prose où subsiste la netteté du geste et de l'objet tels que votre amitié les a surpris. Indubitables présences dont votre lyrisme retenu n'altère jamais la convaincante réalité. Tout reste vivant : la plaque de neige, le banc rugueux, la moisson qui crépète sous la canicule, l'herbe matinale où siffle la faux, le brouillard qui efface le pays et le ciel, puis nous les rend. De même, dans la pénombre du café, la table où claquent et s'échangent les cartes coloriées. Enfin, tendue vers vous, « la sombre main brune, si lourde, si forte, que le monde retrouve son poids d'un seul coup ».

Mais je risque, en les évoquant, d'affaiblir malgré moi les images qui éclairent sans cesse et fixent les instants de votre marche en plaine, de vos songes, de votre cœur douloureux ou comblé. Et je retourne, simplement, avec reconnaissance, vers vos *Ecrits*...

Jacques Chenevière.

# Rencontres avec Gustave Roud

par Hans Grossrieder.

Quand dans cet instant de silence qui succède tout naturellement à toute nouvelle lecture de Gustave Roud, je réfléchis à la façon dont il s'est imposé à moi depuis l'instant où je lus pour la première fois quelques pages de son œuvre, voici quinze ans, deux souvenirs revivent en moi :

Que je dise tout d'abord que dès les premiers poèmes, et presque dès les premières lignes, j'entendis une voix me parler, qui me força à l'écouter avec une attention telle que je ne l'oublierai jamais. Je me rends compte aujourd'hui : cette voix m'est devenue si familière au cours des années que je ne saurais la caractériser mieux que par le mot de *rencontre*.

Le premier de ces souvenirs est une image de la vie paysanne, qui nous reporte au temps de l'enfance et qui est restée vivante et lumineuse parmi toutes les autres.

Après les travaux de l'été auxquels chacun avait dû consacrer ses efforts et sa sueur, on avait chargé les garçons de garder le bétail — une mission de confiance, à leurs yeux, où ils se considéraient en quelque sorte comme les libres administrateurs du bien paternel, promu au rang de maître en même temps que de bergers. Au début, le vert profond des prairies et du bois, et surtout de la haute forêt de sapins toute proche, avait retenu l'âme prisonnière. Mais après trois ou quatre jours, on se sentait oppressé et saturé par ce spectacle. Et c'est pourquoi on tentait alors d'y incorporer le ciel, de le conquérir du regard, comme un domaine frontière. En vain. En dépit de tous les efforts le ciel restait bleu, indifférent, suspendu au-dessus du regard comme une couverture qui ne dissimulerait aucun secret. Pourtant, à la fin d'un après-midi, tout devait se transformer. Les petits bergers décidèrent de faire un feu dans un endroit en quelque sorte prédestiné, près de l'orée du bois, là où se rencontraient la fraîcheur émanant des arbres et les dernières ardeurs d'un ciel d'automne, d'un bleu plus dur et tout à la fois plus lointain. Le feu flamba, puis les flammes s'apaisèrent en un brasier plus égal qui fascina leurs regards. Ils restaient assis, aveuglés et comme enchaînés par le feu, jusqu'à ce que les tisons s'écroulent et s'éteignent peu à peu et que de la cendre ne s'élevât plus qu'une faible fumée. Mais le monde, en eux et tout autour d'eux, avait été transformé. La forêt s'estompait. Le violent éclat de la lumière dorée et l'azur du ciel au-dessus des prairies se voilaient et s'absorbaient l'un l'autre. La proximité indubitable et protectrice du monde avait disparu. Persistaient les impressions de possession, de pur silence, de beauté, mais devenues insaisissables et pénétrées par les fantômes de la souffrance. On se sentait comme banni, exilé pour longtemps et peut-être pour toujours, rassuré

seulement par la poussée trop fugitive, trop vite apaisée des flammes. Il ne restait d'autre issue que d'essayer de se retrouver, de reconquérir le monde et soi-même.

L'œuvre de Gustave Roud me semble être faite de ce besoin incoercible de se retrouver soi-même et de reconquérir un monde intime et familier, après avoir éprouvé le tourment de la solitude, du vide et du désarroi, et la proximité de « notre sœur la mort ». Tous les jours il considère ce monde paysan qui l'entoure, sachant qu'ils s'appartiennent l'un à l'autre. Ce monde est pour lui l'ordre, la force, la beauté et la vie. Et pourtant ce monde ne lui appartient pas et il ne parvient pas à le saisir vraiment. Et c'est pourquoi il est obligé de le reconquérir, lieu après lieu et pas à pas. Sans relâche, il est à la recherche du signe, du nom, des formes et des couleurs, et avant tout des hommes ou plutôt de l'homme, qui pourraient lui être la clé du paradis. Sa quête devient une épreuve, une sorte de baptême du feu — qu'elle soit menée par l'expérience, par le mot ou par l'image — de ce qui est vrai et de ce qui est humain dans cette double vie champêtre et poétique, qui sont pour lui indissolublement liées.

Et c'est ainsi que subsiste dans sa rencontre avec la vie un déchirement, une coupure entre les valeurs et les non-valeurs, qui rendent son œuvre, à chaque notation particulière, à chaque image, à chaque phrase, plus humaine, plus personnelle et plus accessible.

Ma deuxième rencontre avec le poète Gustave Roud se situe sur le plan d'une réalité plus matérielle.

Je connaissais son œuvre depuis deux ou trois ans et j'avais tenté de m'exprimer à son sujet dans un article de revue. Un jour, dans une librairie, son nom fut prononcé au cours de la conversation et mon interlocuteur — un employé de librairie qui devait devenir par la suite un écrivain connu — sembla se réveiller, comme s'il avait reçu un coup. M'ayant rapidement posé quelques questions pour voir si je connaissais bien l'œuvre poétique de Roud et quelles relations je pouvais avoir avec lui, il donna libre cours à un enthousiasme, tel que seule une poésie authentique pouvait le susciter. Il en résulta entre nous une communion bien inattendue, et même une véritable amitié, qui s'est manifestée depuis à chacune de nos rencontres. Il me sembla qu'il voulait par là rompre sa solitude. Et cette communion naissait du sentiment que l'on sait de quoi l'on parle, et que des paroles, des gestes, en apparence fortuits et sans importance, étaient vrais, authentiques, en quelque sorte logiques et inélectables.

C'était bien une rencontre sous l'égide du poète et de son œuvre.

Et, sans aucun doute, cette double rencontre avec l'œuvre de Roud a été possible parce que l'œuvre elle-même est une rencontre : avec une terre et tout en même temps avec soi-même ; avec une terre lointaine, dont il se sent parent : l'Italie, avec plusieurs de plus purs poètes et des œuvres poétiques les plus authentiques du passé et du présent — rencontre avec l'hymne au soleil de saint François d'Assise, avec Hölderlin, Novalis, Rilke, Trakl...

*(Trad. Benjamin Cornuz.)*

# Près de chez Roud

Jorat : la forêt. Car il s'agit bien d'un lambeau de Forêt Noire, au sens littéral du terme, qui s'est aventuré vers le Sud, porté par les vagues alanguies du Plateau. Il a su s'arrêter pile pour ne point dévaler sur un Lavaux ardent et minéral. C'est là que l'on doit se garder d'un tunnel qui aime à rompre le charme qui nous porte, pour nous précipiter dans une nappe incandescente.

Trois heures de l'après-midi. Le soleil tonne sans fin sur la robe humide et lisse des champs. La chemise gonflée, pétrie par le vent, oh ! mordre dans cette pleine chair qui palpite.

Derrière l'épaule chaude de cette colline, je sais une salle aux boiseries cirées où mon verre sera couvert de cette mince pellicule de fraîcheur qu'entreteindra une gerbe de lilas.

La forêt se souvient longtemps de son vaste domaine. La pénombre lui appartient. Le soir, après avoir éteint ses dernières clairières, elle refoule ses lisières pour se répandre amoureusement sur les champs, à la rencontre des vergers et des haies qui l'attendaient repliées sur le secret de leurs ruisseaux.

Décembre. Saison de sel. Le ciel pèse lourdement sur une terre vide. Présence absurde, une claie épelle son squelette de poisson. Et cette perche dressée n'est plus qu'un cri étranglé. Pourquoi cette nudité, pourquoi cette solitude, où fuir ?

*Jacques Monnier.*

# Le Réel absolu

Pour Madeleine Roud.

« Route aiguë au cœur du village rose là-bas comme une flèche, ah par pitié... » Ces mots sont les premiers qui ouvrent le premier poème de Gustave Roud, cet *Adieu* paru voici trente ans<sup>1</sup>. Il est des poètes de l'homme historique, je veux dire pour qui l'essentiel est la situation dans laquelle l'homme se trouve engagé, non seulement en ce qu'elle peut avoir d'immuable, mais encore dans toute sa contingence. Qui écrivent une *Légende des Siècles* ou même une *Anabase*. Un *Crève-cœur* ou même une *Poésie ininterrompue*. Il en est d'autres qui sont « à la trace de Dieu » (et peu importe que ce mot de Dieu ne soit pas lui-même prononcé ; et peu importe qu'il soit même blasphémé), proposant *Cinq grandes odes* ou encore des *Destinées*... Gustave Roud nous parle *d'abord* d'un paysage : une route se perdant au loin, un village se dessinant dans la brume et dont on va pouvoir s'approcher, ou qu'au contraire il faut quitter, qu'au contraire il faut éviter comme un piège. Et ce paysage n'est pas le lieu tranquille qui pourrait offrir au cœur inquiet de l'homme un apaisement — du moins, pas encore — il est bien plutôt le signe même d'une lutte, d'un drame, d'une angoisse, disons mieux : d'une agonie, qui va retentir à travers toute la suite des autres poèmes, si proches de nos cœurs qu'ils sont comme notre propre chant. Car ce paysage, ressenti comme aigu, comme déchirant, comme inexorable dans sa pureté et dans son achèvement, n'est pas là pour lui-même. Il appelle la présence humaine comme l'accord appelle sa résolution. Ce n'est pas assez de dire qu'il est le décor devant lequel l'homme va venir jouer sa pièce, il est à la mesure de l'homme ; il est, par un étrange renversement, la mesure même de l'homme, vers laquelle il se hausse, y atteignant parfois, y atteignant enfin à force de travail, de volonté et de courage. Mais il faut avouer que cette nature immense, et, puisque Roud est le poète d'un lieu, ces forêts, ces plaines (si douces et paisibles soient-elles, et parce qu'elles sont paisibles), ces moissons et ces blés, ce vent dans les feuillages, avec à l'horizon « la mince ligne bleue et fraîche du Jura sur les labours et les prairies » et par-dessus le ciel, ce ciel de juillet « pareil à une lisse toile bleue », est une bien redoutable mesure qui nous est proposée. Tant de sérénité d'un côté, tant de grandeur, tant d'harmonie. Et de l'autre, tant d'inquiétude, de petitesse, tant de difficulté à être en accord, ne serait-ce qu'avec soi-même.

1. Du moins, le premier retenu dans les *Oeuvres Complètes*.

Apprivoiser tout cela, ou s'en accommoder, ou parvenir à accorder son cœur à ce chant inhumain ; exorciser ses démons, sans que leur départ vous laisse totalement dépossédé : il y faudra vingt ans, l'exercice modeste, mais têtue, de la poésie, jusqu'à ce qu'enfin l'art poétique devienne ce qu'il doit être, au fond : un art de vie.

### *Adieu* (1927)

L'expérience du poète est celle d'une différence, c'est un lieu commun de le dire. « Qu'y a-t-il entre nous ? » s'écrie le poète, avec orgueil ou désespoir. Mais à partir de cette expérience première, les itinéraires sont nombreux, menant aux quatre points de l'horizon, vers la solitude ou vers la communauté, vers le déchirement ou vers la réconciliation, vers l'agonie ou vers la paix. *Adieu* est le chant de l'impossible fraternité avec les autres hommes, ces hommes qui sont heureux, mais dont le bonheur est surveillé par les chiens. « Debout mendiant ivre parmi tes croûtons secs et tes blasphèmes ! » Le poète est conscient de sa solitude et de sa différence. Il en est conscient sans orgueil, parce qu'il sait que cette différence, si justement elle interdit toute fraternité, n'abolit pas pour autant une solidarité essentielle. C'est la mission du poète d'arracher les hommes à l'abîme du temps, de leur rendre « leur native innocence », en d'autres termes, de leur regagner, par la magie du langage, ce paradis perdu, ce domaine sans nom vers lequel ils tendent presque toujours, alors même qu'ils ne le savent pas. Mais, comme le poète lui aussi est en proie au temps, *Adieu* sera la supplication de celui qui demande un délai pour accomplir son œuvre, pour que sa voix puisse s'élever et créer le miracle de la poésie :

« O pour une heure encore qu'elle jaillisse de mon désert... »

« Seigneur, à ces lèvres rendez leur souffle, le temps d'une phrase, d'un chant, d'un cri. »

### *Feuillets* (1929)

Il semble que Roud soit d'abord tenté par la vue de cette vie apparemment simple qui se déroule sous ses yeux. Vie « acceptée sans un doute, pleine d'une signification extérieure, d'un ordre apparent qui supprime toute inquiétude ». Ou encore : « Vie vraiment vivante ». Le poète amorce ici l'un de ses thèmes majeurs, celui d'une vie *vraie*, c'est-à-dire selon la vérité et tout à la fois réelle, authentique et non fictive. Cette vie des campagnes, cette vie des champs pourrait être une solution. Roud dira d'Aimé, le moissonneur, qu'il est « l'homme pur ». « L'homme de chair et qui accepte la chair, mais en même temps d'une pureté de cristal. » Malgré quoi, le poète sait que ce bel équilibre est à la merci du moindre heurt. « Il suffit d'une *seule* présence ajoutée pour faire vaciller tout cet ensemble. » Qu'il recoure donc à la poésie, qu'il se contente de dire ce qui reste caché aux yeux des hommes, de décrire ce paradis :

« Songe-t-on à noter la merveille pourtant d'un torse qui respire, d'un cœur qui bat ? »

La vie est bonne, en effet, et le monde magnifique, l'homme est bon, dans sa trame essentielle, et si le poète est différent, ce ne saurait être que comme un frère de ses frères :

« Comme une eau calme, la nuit lave leurs faces ; rires, colères ont quitté les lèvres pures ; parmi la paille et le linge obscur refleurent trente visages d'enfant. Se peut-il que cette bouche ait menti, qu'aient failli ces mains abandonnées ? L'homme est-il si proche de l'innocence qu'il lui suffise pour la joindre de s'étendre et de fermer les yeux ? »

A méditer ainsi, le poète ne voit pas disparaître sa différence et, par delà, sa solitude. Mais, par une sorte de procuration mystérieuse, il est comme mis en mesure d'être *lui-même* et tout à la fois *autrui*. La différence subsiste, mais elle est désormais conciliée, puisque le poète est double : « O frère, ta vie est *ma* vie — puisque je l'ai refusée. »

Ce que Roud goûte dans la vie paysanne, c'est l'accord de l'homme et du monde, de l'homme et de la terre :

« Je touche une existence réelle. Il y a près de moi un homme qui vit et se sait vivre — et qui n'en meurt pas. Un homme dont le corps tout entier, et l'âme, et tous les gestes sont de perpétuelles *réponses*. Un être que le monde accueille sans le rançonner et qui accueille le monde sans lui faire rendre gorge. Quelqu'un pour qui *se plaindre* n'a pas même de sens et qui dompte sans même y songer la pire des solitudes, tendant la main à l'aigre vagabond du hasard. »

Et c'est de cet accord que le poète tire précisément matière à poésie, en même temps que par sa poésie, par son chant, il lui confère en retour une pérennité :

« O terre, ô ciel, qu'êtes-vous dans votre creuse évidence, sinon ma seule nourriture, et toi, frère, et tes frères, sinon la foule prodigieuse de noyés que ma parole tire inerte de l'abîme pour leur rendre souffle — le sien, le leur. »

### *Petit traité de la Marche en Plaine (1932)*

Il se peut qu'il y ait, dans la carrière de tout poète, de tout créateur, un moment où il parvient à un équilibre, ayant résolu, mal ou bien, les questions qui se posaient à lui depuis le temps où il s'était pris à réfléchir ; une sorte de point d'orgue, si l'on veut, un temps d'arrêt pendant que se mûrissent d'autres plaies, sinon d'autres guérisons. Le petit *Traité* me fait cette impression. Parmi les premières œuvres de Roud, il est la plus détachée, la plus enjouée, la plus heureuse. On dirait que le poète y détaille ses richesses, y inspecte ses greniers, s'attarde au plaisir de se dire que le monde est beau. Richesses toutes simples que sont un paysage, une route bordée de peupliers, la courbe d'une colline, le nom d'un village, une fontaine, un toit de tuiles roses... De cette contemplation naît la poésie :

« Le même éclair annonce une faux et la flaque frappée par le vent. La longue tache fauve qui s'éveille tout à coup veut dire *peut-être* un rosier touché par le soleil, mais *aussi* la chair nue du faucheur, penché sur la fontaine. *C'est la même chose*. Il n'y a pas confusion, mais identité poétique. »

Et par la poésie, c'est la condition de l'homme qui est enfin dépassée, cette condition dont la première servitude est d'être soumise au temps, c'est-à-dire arrachée hors de l'éternité. Mais voici que « vous touchez une sorte de miracle : le temps devenu *réversible* ; une minute éblouissante transfigure une longue file de démarches à tâtons dans le noir. » L'homme enfin accepte le bonheur qui lui est offert par la création :

« Debout ! La belle route couleur de lavande pâlit à chaque seconde. Personne jamais ne l'a suivie, elle aussi est née avec le jour. Et c'est *vous* que ce village là-bas attend pour s'éveiller à l'existence. »

### *Essai pour un Paradis* (1932)

Est-ce parce qu'il paraît la même année que le *Petit Traité* ? *L'Essai pour un Paradis* me semble être comme le second volet d'un diptyque. Après l'ascension vers la joie et vers la certitude, comme un retournement mélancolique. A contempler la vie simple des campagnes, le poète avait triomphé peu à peu du doute, se réservant la conscience et ce qu'elle implique de souffrance et d'agonie, mais tout au moins goûtant par procuration une autre vie, plus proche de la terre, plus proche de l'évidence que dispensent les choses. Y a-t-il gagné trop d'assurance ? trop d'orgueil ? Et aurait-il fallu se contenter de dérober quelques instants au malheur ?

« Tout me dit que je ne me mens pas à moi-même, écrit encore Roud, que cette parfaite innocence, déchirante, sublime, parce qu'éternelle, ce n'est pas moi qui l'imagine. Elle est là devant moi comme quelque chose d'inaccessible en même temps que d'impérieux. Elle change le monde ; elle abolit le temps ; elle fait naître un climat miraculeux où la beauté seconde n'est plus le fruit d'un divorce, mais d'un accord. O paradis, paradis *humain*, en vérité, j'en arrive à ne désirer plus que ce qui est, les rêves d'autres choses me semblent le fruit vraiment de notre insuffisance. »

Et plus loin :

« Une vie aussi simple que celle d'Aimé résonne métaphysiquement sans fin. Soif de ce regard innocent ; bonheur de savoir qu'*un autre* est ce que vous ne pouvez être. »

Et plus loin encore, le poète se pose cette question :

« Ah ! est-il impie, vraiment, de songer à une réversibilité ? » A quoi il doit répondre maintenant que ce n'est peut-être pas impie, mais bien impossible, mystérieusement défendu ; qu'autre chose, encore, nous est demandé ; et qu'en fin de compte, il n'y a pas de place ici-bas, pour

celui qui ne serait que poète, pour celui qui se contenterait de *dire*, sans prendre sa part des accomplissements journaliers :

« Nul n'a le droit peut-être de regarder vivre une vie, même parfaite. Nous étions nés pour la contemplation, mais quelque chose d'autre nous est imposé sans merci. »

L'essai pour tenter de recréer un paradis n'aboutit pas, en fin de compte et le poète doit partir, n'étant plus qu'une « ombre falote et flottante. »

« Que le vent me disperse. »

### *Pour un moissonneur* (1941)

Neuf ans séparent *L'Essai pour un paradis* de *Pour un moissonneur*. Mais dès les premières lignes, nous sentons que le poète est resté fidèle à lui-même et à ce tourment qui est le sien quoiqu'il ne l'ait pas choisi. Peut-être a-t-il fait un pas de plus vers cette solitude, vers cette absence totale, qui parfois se convertit mystérieusement en une présence non moins totale à *autre chose*. Toutefois, s'il en est bien ainsi, le poète ne s'est pas résigné sans deuil à suivre cet appel impérieux ; il n'a pas encore imposé à son cœur la grande soumission, la grande acceptation, qui sans doute nous est demandée à chacun, un jour ou l'autre ; et c'est comme une fé lure irrémédiable qui tinte maintenant dans sa voix.

S'adressant à Aimé, il écrit encore : « Tu vis cette vraie vie qui est au delà de toute voix, de toute parole », ce qui revient à avouer l'échec de toute poésie. Aimé est son dernier recours « contre une absence plus amère que la mort ». Mais voici que ce recours lui échappe à son tour, se trouvant en quelque sorte hors d'atteinte. Pourtant, la seule présence du moissonneur (c'est-à-dire d'une vie douée d'évidence et par-là même justifiée) avait opéré comme une catharsis, abolissant le mal (« tout ce morne hiver de mes années perdues [...], le voici fondre sous le feu bleu de ton regard comme un ramas de neige usée »), abolissant le temps, créant un repos « hors du temps » (« Quel pays éternel s'est levé d'entre les choses éternelles ? ») et reconquérant pour finir le paradis perdu : « Un homme est redevenu l'homme. La terre déchirée recommence le Jardin. » Oui, tout cela est bien vrai, mais le poète reste en dehors du miracle ; il en est retranché. Il s'aperçoit maintenant qu'il s'est trompé lui-même. « L'été peut mentir encore à l'adolescent qui n'a pas eu la force de dire *oui* tout de suite à sa solitude. » Mais il arrive enfin un temps où il faut dire oui. « Toi seul, dit-il à Aimé, par qui j'ai pu croire une heure qu'il n'est pas mortel de regarder vivre au lieu de vivre, que c'est encore une espèce de vie — et la plus belle... »

*Pour un Moissonneur* s'achève sur un lamento déchirant. Le poète n'a pas consenti à la solitude. Il a tout perdu.

« Où est-tu ?

» Est-ce que tu ne peux plus entendre ce cri ? (...)

» Le jour où je n'en pourrai plus d'attendre, je retournerai vers l'oiseau et cette fois, je l'appellerai comme ce soir je t'appelle. Son cœur est plein de pitié. J'entendrai le battement d'ailes parmi les feuilles froissées ; il viendra tout de suite se poser sur la branche la plus basse. Il m'écouterà. Il écoute ce que les morts lui disent, toutes les paroles de voix sans lèvres. Il porte aux vivants les messages des morts. Il écouterà tout ce que je pourrai lui dire et s'envolera vers toi. »

### *Air de la Solitude* (1945)

Quelques années encore ont passé, de celles qui nous ont façonnés d'un ciseau tellement impitoyable qu'en regard, le tourment du poète pourrait paraître précieux et vain. Mais ce serait méconnaître que l'un n'est que l'expression de l'autre, que c'est justement le privilège (si tant est qu'un tel mot ne semble pas d'une trop amère ironie) du poète de pouvoir exprimer, à travers sa peine propre, celle de tous les hommes ses frères, si différente puisse-t-elle paraître d'abord. Ce serait oublier que notre monde peut bien devenir cet « univers concentrationnaire » dont on a dit par les mots si différents du verbe poétique et des innombrables jargons spécialisés l'effroyable envahissement, il est en même temps le lieu de la plus insupportable solitude. Or, de cette solitude, le poète est seul à pouvoir tirer quelque richesse, et peut-être le plan, à demi effacé, comme il se doit, qui permettra d'échapper enfin au désert et de revenir vers des régions moins inhospitalières, parce qu'il est le seul à avoir l'expérience journalière et habituelle de la solitude. Il n'y a pas dix lignes, peut-être, dans toute l'œuvre de Roud, où il soit fait directement allusion à ce que l'on nomme bizarrement l'actualité (alors qu'elle est la première à sombrer irrémédiablement dans le passé), et pourtant, je ne connais pas beaucoup d'autres poésies qui donnent à ce point l'impression de communier avec la peine des hommes, d'en être imprégnée, non pas sans doute de son aspect « historique » et passager, mais de son essence même. Devons-nous en être surpris ? Et n'est-ce pas au fond des déserts que les anachorètes d'autrefois s'enfonçaient, pour mieux compatir ? *Air de la Solitude* : Ayant réussi à se déprendre d'un monde d'apparences, à retrouver pour soi-même « l'instant d'extase indicible où le temps s'arrête, où le chemin, les arbres, la rivière, tout est saisi par l'éternité », le poète pourrait être tenté de vouloir se détourner de cette triste et boueuse histoire des hommes qu'un vieux comédien anglais compara jadis au songe d'un idiot, plein de bruit et de fureur. Le moyen, le filtre magique, ne l'a-t-il pas à portée de main, fruit de ses recherches patientes et d'une quête souvent douloureuse ? « Et je n'ai qu'à tourner les yeux vers le morceau de paysage qui m'est donné pour rejoindre une sorte d'absolu. » Comme ce serait facile ! Facile, oui, mais à condition de se renier soi-même et de renoncer en fin de compte à la poésie. « La poésie, écrit Gustave Roud, m'a toujours paru être une quête de signes menée au cœur

d'un monde *qui ne demande qu'à répondre*, interrogé, il est vrai, selon telle ou telle inflexion de voix. » En somme, elle repose sur la possibilité d'un accord entre le monde et le poète. Or, cet accord, la guerre le rend impossible. « La guerre nous est perpétuelle *présence*, et si l'on tente de l'oublier comme je l'ai fait tout à l'heure, parvenu sur le bord même de l'échange poétique, tout s'écroule soudain, sournoisement miné par cette présence niée qui se venge. L'herbe éternelle est rendue à la faux, les feuillages éternels à l'hiver, ce paysan éternel qui est mon ami redevient le soldat revenu l'autre jour en congé... »

*Air de la Solitude* : Le poète pourra-t-il au moins, ayant consenti un passager sacrifice à la réalité, retrouver son domaine une fois cette réalité devenue moins oppressante ? « Est-ce que nous pourrions sauver nos souvenirs ? » Y a-t-il, en d'autres termes, un temps retrouvé, comme l'a cru un illustre romancier ? Et le réel qui se dégrade inexorablement ne va-t-il pas corrompre en nous le souvenir que nous avons pu garder des rares « instants d'éternité », de ces quelques moments, de ces quelques lieux préservés qui nous donnaient comme la monnaie de l'absolu ? « La blessure là-bas refermée, c'est en moi qu'elle commence à s'ouvrir, écrit Roud dans un *Adieu à une route morte*. Le temps va reprendre ses dons. » Sans doute reste l'espoir d'une résurrection, mais ténu, mais aléatoire et ne suffisant que difficilement à satisfaire notre cœur, car il est bien vrai que *c'est hic et nunc* que nous voulons goûter à l'immuable.

« Jamais plus... Mais n'y a-t-il pas au plus profond de notre cœur, comme une source têtue et timide hors des ruines mêmes de la mémoire, cette voix, un souffle à peine qui nous annonce la fin du Temps et que toutes ces choses très aimées, abolies un instant par la mort illusoire, *nos yeux enfin rouverts les verront renaître une à une dans leur toute-présence, le Jour venu — quand il n'y aura plus de jours ? »*

C'est l'émouvante beauté de cette poésie, que, partie de la terre, et, semblait-il, tout attachée à la terre, avec ce que cela pourrait supposer finalement de refus de la vie telle qu'elle est aujourd'hui, de poursuite d'un *ailleurs* qui ne serait qu'un *autrefois*, d'isolement progressif, de secrète complaisance à une nostalgie précieuse, elle débouche pour finir sur l'homme, sur la simple fraternité humaine, sur une communion, sur une *Salutation*, comme le dirait peut-être Roud.

« *D'une certaine Pureté* » qui me semble à certains égards le chapitre décisif de cet *Air de la Solitude*, s'achève sur le récit d'une guérison, faudrait-il dire, d'une exorcisation ?

» Je fus sauvé par un regard.

» Près d'une fenêtre basse (j'étais entré là les mains vides, la tête vide comme un ciel d'aube avec le scintillement d'une dernière pensée, les lèvres depuis longtemps quittées par les paroles les plus familières) le jeune homme tenait sur ses genoux une corbeille en train de naître. Une touffe d'osiers brûlait dans l'ombre. Il travaillait sans hâte, la tête nue penchée parmi les rameaux, avec des gestes si simples et si sûrs de ses

grandes mains fauves qu'ils tressaient dans l'air avec l'osier une sorte de silencieuse musique. Je fis un pas. Dans mes mains qui ne savaient plus rien saisir, je saisis un osier, je le *sentis* souple et lisse. De mes lèvres qui ne saluaient plus depuis longtemps que les étoiles les plus lointaines, les plus perdues, j'essayai un salut vers cet homme tout proche. Il releva la tête, tourna vers moi son regard où vivait tout ce que j'avais cru perdre : le bleu du ciel sur les moissons d'août, le bleu des nues d'orage, le bleu de la source, qui désaltère avant l'eau la gorge brûlée des moissonneurs, le bleu de la sauge, fait pour être froissé dans la main du faucheur et tranché par la faux... »

\* \* \*

Mais voici que, touchant au terme de son étude (et il serait plus juste de parler de lecture, ou de promenade à travers une œuvre), le critique s'aperçoit qu'il n'a rien dit d'essentiel, bien pis, qu'il n'est pas une seule de ses lignes qui ne défigure gravement son propos et ne trahisse le poète et la poésie. Car la poésie est chant et la critique discours, c'est-à-dire ordonné, logique ou se prétendant tel, tendant même au chronologique, voulant à tout prix saisir un développement, une évolution, une genèse, aboutissant plus ou moins raisonnablement à une fin, alors qu'il n'y a peut-être qu'illumination globale, que le poète a pour mission d'exprimer, et qu'il exprime sans du tout se soucier d'une succession dans le temps ou d'une quelconque ordonnance...

A quoi s'ajoute le sentiment qu'à ne parler que de l'œuvre de Roud, on ne peut espérer faire saisir ce qui en fait l'essence ; à savoir que cette poésie ne rend un son aussi juste que parce qu'elle est exactement accordée à une vie, celle du poète, qui nous propose tout à la fois une poétique et une éthique, une pensée et un style de vie, ce qui sans doute ne confère pas à son œuvre plus de perfection formelle, mais lui donne son poids, sa gravité.

Alors, il faudrait pouvoir dire à son tour cette ferme de Carrouge en bordure de la route, ce corridor dans la pénombre où règne au cœur de l'été la fraîcheur, cette pendule à morbier dont le tic-tac ne semble pas tant mesurer le temps que l'arrêter, et ne rompt pas tant le silence qu'il ne le suscite tout alentour ; ce poêle de faïence sur lequel médite parfois un chat, ces cuivres dans la cuisine et ces fleurs aux fenêtres. D'autres l'ont fait dans le présent cahier. Contentons-nous donc d'exprimer notre reconnaissance de pouvoir penser qu'il y a quelque part un homme qui est à la fois jardinier et poète ; qui a su ne pas rompre les liens qui l'unissent à une terre et ne rien refuser de l'aventure humaine, avec tout ce qu'elle peut comporter de démarches aventureuses et de pensées mortelles ; pour qui la poésie ne se distingue pas de la vérité et de la vie, ni la vie de l'exercice de l'amitié et de l'amour.

*Jeanlouis Cornuz.*

## *Situation de Gustave Roud*

Il n'est pas facile d'être au monde. Aussi, que de ruses pour se dérober ! Le génie de l'homme s'est fait engin. Et c'est vrai que nous sommes tous, ou presque, de la race des ingénieurs : nous fabriquons le monde, à défaut de le connaître, ou de l'aimer. Enfermé dans un savoir étanche, l'homme n'aura bientôt plus qu'à agencer les effets d'une vérité calculable, c'est-à-dire, pour employer les mots qui conviennent, les effets de la force. Le rêve de Prométhée est devenu la réalité. Nous sommes tout-puissants, mais que sommes-nous ? On peut éluder la question, mais la supprimer ?

C'est le rôle du poète de nous apprendre à y faire face. Dans ce pays que rien ne distingue, et qu'on appelle le Jorat, Gustave Roud monte depuis longtemps une garde vigilante. Dans ce pays, dont on imagine naïvement qu'il a chanté les charmes, il a d'abord épelé nos interrogations. Qu'une haie fleurisse, qu'une alouette troue le ciel, qu'un char gémissse au détour de la nuit, ce n'est pas d'images poétiques qu'il s'embarrasse. Le sot projet de vouloir orner la nature ! Ce que nous apprend d'emblée le poète, c'est que nous ne sommes jamais étanches. En dépit de toutes nos assurances, le temps, la saison, un regard, une feuille qui tremble, rien qui ne nous traverse et ne nous laisse sa marque, le temps surtout, irréversible comme la vie, comme elle aveugle et sans sursis. Une même certitude lie ses *Ecrits*, gerbe de blés coupés : l'homme est vulnérable : rien ne peut le guérir ni le sauver de sa *fragilité d'être*.

Nulle plainte. De l'amertume sans doute. Nous voilà rendus à notre état originel, à cette étroite contrée qu'est la vie humaine (pas beaucoup plus grande que le Jorat !), créatures de terre, de ciel et d'eau, offertes, comme les plantes, aux rafales d'avril, à l'embrasement de juillet, à la mort. Du monde factice, le gron-

dement lointain de la ville lui-même s'éteint. Pas un feuillet du poète qui ne nous laisse démunis. L'être de confection abandonné, la chair à vif, sommes-nous jetés au désert ?

Prenons garde, Gustave Roud ne nous démunit pas pour nous dépouiller. Loin de récuser le monde ou, ce qui revient au même, de l'expliquer, il en accepte d'abord le mystère irréductible. Cerné par la mort, ce monde est le lieu où rivières et corps, arbres et âmes ensemble s'écoulent, herbes, étoiles, nouées dans la même main. Car si le mystère nous enveloppe et nous remplit, ce n'est pas qu'il nous soit naturellement hostile. Dans la mesure où nous y participons, des voix s'éveillent, amies, que souvent nul visage n'escorte, mais que la mémoire durablement accueille et que le cœur conserve. Miracle des voix devinées que perpétue l'échange ! Telle est la démarche du poète pour aller jusqu'à ce point suprême où, toute différence abolie, l'âme n'est plus qu'« adhérence ». (Et pourquoi préférer à cette extase la mystique à rebours qu'est l'imposture consentie ?) Tout notre être est d'amour, enseigne profondément Gustave Roud.

D'où vient néanmoins que rares sont les pages qui expriment la joie ? A bien lire, on ne peut se refuser à l'évidence trouble que les moments les plus heureux sont comme frappés d'une fêlure. Jusqu'à l'horizon s'étendent les moissons, mais entre le ciel de feu et leur masse en fusion, il y a cette ligne imperceptible qui les joint et les sépare. Nul ne peut donc faire que l'amour soit identité parfaite ? C'est l'accent tragique qui résonne à chaque appel du poète.

Démuni, l'homme cherche la plénitude. Seul l'amour est capable de lui en ouvrir la voie. Mais qui aimera jamais assez pour êtreindre le monde ? A qui le monde fera-t-il la charité de retenir la mort ? Au nœud de cette double question se situe l'œuvre de Gustave Roud. Que l'homme ait été tenté de le trancher, peut-être, mais c'est l'honneur du poète d'avoir eu la patience, et le courage, de l'accepter. L'amour est plus que la vérité ; il est l'inlassable cheminement qui a nom poésie.

*René Berger.*



René Auberjonois

*(Cliché aimablement prêté par la Guilde du Livre.)*



(Fig. 1)

Miniature des *Emblemata biblica* (XIIIe siècle, Bibl. Nat.) : Eve, sortant de la côte d'Adam, préfigure l'Église sortant du flanc percé du Crucifié. De part et d'autre de la croix, l'ancienne Loi est symbolisée par Moïse, portant les tables du Décalogue ; la nouvelle, par le Baptême.



(Fig. 2)

Narthex de S. Marco, à Venise. Détail de la coupole de la Création : les poissons et les oiseaux. (XIIIe siècle.)



(Fig. 3)

Cathédrale d'Orvieto, Sculptures de la façade, par Lorenzo Mainardi. Le créateur extrait du flanc d'Adam endormi la côte dont il formera la première femme. (XIVe siècle.)

## Quelques grands thèmes de l'iconographie chrétienne

Les monuments de l'art chrétien, si riches de contenu religieux et d'expression plastique, nous les avons de plus en plus à notre portée. Chacun n'a-t-il pas, au cours de ses vacances, cent occasions de s'arrêter devant tel porche sculpté, d'interroger tels chapiteaux historiés, telles verrières imagées ?

Nous pensons donc être utiles à nos lecteurs en leur proposant quelques points de repère, de quoi s'orienter dans les « forêts de symboles » où les entraînent leur curiosité ou leur ferveur.

Ces points de repère, ce sont les grands thèmes iconographiques. On sait que l'iconographie chrétienne désigne d'abord l'ensemble des œuvres figuratives inspirées par la religion du Christ, puis surtout leur description et leur interprétation.

Ces thèmes — tout au moins jusqu'à la fin du moyen âge — ne sont pas laissés au libre choix des artistes ou au goût des fidèles. Selon les décisions du Concile de Nicée de 787, « l'Art seul appartient au peintre, l'ordonnance et la disposition appartiennent aux Pères. »

Le choix et la composition des scènes empruntées aux deux Testaments, aux apocryphes, à la vie des saints, reflètent donc pour chaque époque les principes, les traditions, les vicissitudes même de l'Eglise. Pendant tout le moyen âge, la doctrine de la Concordance des deux Testaments ou doctrine typologique a présidé au choix des scènes de l'ancienne et de la nouvelle Loi, les premières exprimant sous une forme voilée ce que les secondes manifestent au grand jour. Ainsi le sacrifice d'Isaac est une préfigure du sacrifice du Christ, le bois du bûcher dont est chargé le fils d'Abraham, une préfigure du Portement de croix.

Si la typologie constitue pour l'iconographe une des sources majeures d'inspiration, elle n'est pas la seule. Le symbolisme universel, qui alimente la pensée médiévale, se révèle, pour l'imagerie chrétienne, d'une fécondité sans égale. Au XIII<sup>e</sup> siècle, sous l'influence de Vincent de Beauvais, la cathédrale devient le miroir du monde. La liturgie, d'autre part, ordonne l'illustration des grandes fêtes de l'année et celle du drame liturgique d'où sortira le théâtre religieux.

Ainsi sont nées, à travers un bon millénaire, des formes d'expression qui exaltent un ensemble de croyances singulièrement vivaces.

Mais les formes ont leur propre vertu. Intimement liées aux techniques du marbre, de la mosaïque, de la fresque, ainsi qu'au cadre monumental dans lequel elles sont saisies, elles prolifèrent ou se ramassent sur elles-mêmes, s'organisent en fonction d'un ordre secret qu'elles ont pour mission de révéler.

Ainsi, les thèmes iconographiques peuvent être suivis dans leur évolution, comme des êtres vivants, tantôt subsistant les courants religieux et sociaux qui les ont fait naître et les modifient, tantôt réagissant sur eux. On y voit par exemple se former au contact de l'humanisme hellénistique, puis disparaître sous l'influence byzantine pour renaître au début du XIII<sup>e</sup> siècle, une humanisation de l'imagerie sacrée qui s'opposera de plus en plus à la conception orientale.

Les Cahiers Pour l'Art présenteront, dès aujourd'hui, dans chaque numéro, un des thèmes caractéristiques de l'iconographie chrétienne, illustré des œuvres d'art qui, aux différentes périodes de son évolution, l'ont le mieux exprimé.

## La Création

*Les Sources bibliques.* Genèse I et II. Le premier chapitre de la Genèse retrace de façon très précise l'œuvre des six jours : La lumière, les eaux et l'espace, la terre et les végétaux, les astres, les oiseaux et les poissons, enfin, le dernier jour, les mammifères et les reptiles, l'homme et la femme. Dans le second chapitre, d'une inspiration toute différente, l'homme apparaît sur une terre nue : ni arbre, ni herbe, ni bête d'aucune sorte. Dieu plante pour lui le jardin d'Eden qu'il peuple d'animaux. Adam donne un nom à chacun, mais il n'y trouve aucun être semblable à lui. Il est seul et « il n'est pas bon que l'homme soit seul ». C'est pourquoi Dieu tire de lui la Femme, « os de ses os et chair de sa chair ».

Si le premier récit forme une suite d'images pittoresques, le second, que complète celui de la chute, est en revanche plus riche de substance humaine et de sens religieux.

La création d'Eve l'emporte même sur celle d'Adam par sa signification typologique : Eve, naissant du flanc d'Adam endormi est, pour les théologiens du moyen âge, la préfiguration de l'Eglise, sortant du flanc ouvert du Crucifié (fig. 1).

Voilà qui explique que cette scène apparaisse sur de nombreux monuments longtemps avant que les artistes chrétiens n'aient retracé l'Oeuvre des Six Jours.

*Iconographie :* Tel est le cas du sarcophage<sup>1</sup> découvert à St-Paul-hors-les-Murs, où l'on voit la création d'Eve. Ici, cependant, la création d'Eve n'est pas mise en parallèle avec la naissance de l'Eglise, mais avec l'Adoration des Mages, qui figure sur le second registre du sarcophage. Le Péché et sa séquelle sont entrés dans ce monde par la Femme, et c'est par la Femme (celle de la Rédemption) que la souillure est effacée. Au surplus, remarque un commentateur perspicace : retournez *Eva* et vous trouverez *Ave*, le salut de l'Annonciation.

Jusqu'à la fin de l'époque romane, l'iconographie monumentale de l'Occident est presque exclusivement symbolique : les images sont choisies non pour raconter, mais pour enseigner par le visible les réalités invisibles.

Ne nous étonnons donc pas que, jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, la Création n'apparaisse guère dans la plastique occidentale que sous l'aspect de la création de l'homme, et non pas d'Adam, mais d'Eve<sup>2</sup>.

Les mosaïques et les fresques échappent à cet exclusivisme, d'abord parce que les parties de l'église qu'elles décorent (narthex, nef) sont réservées au déploiement narratif des scènes les plus significatives des deux Testaments, ensuite parce qu'elles s'inspirent souvent des manuscrits à peintures d'origine orientale<sup>3</sup>.

C'est dans ces manuscrits, dans les Bibles carolingiennes et les Bibles catalanes, qu'il faut chercher l'origine des grands cycles de la Création, tels

<sup>1</sup> Actuellement au musée de Latran.

<sup>2</sup> Sarcophages des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. — Portes en bronze de S. Zeno, à Vérone et de Bernward à Hildesheim (XII<sup>e</sup> siècle). — Chapiteau de la cathédrale de Modène (XIII<sup>e</sup> siècle).

<sup>3</sup> La Genèse de Vienne (Ve siècle), le Pentateuque Ashburnam (VII<sup>e</sup> siècle) p. ex. Un exemple typique est celui du narthex de S. Marco, à Venise, dont le cycle de mosaïque s'inspire directement de la Bible de Cotton (Ve siècle — Brit. Mus.).

que les réalisent, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, les fresques de St-Pierre de Ferentillo et de St-Savin, les mosaïques de la Chapelle Palatine, à Palerme, du dôme de Monreale, de S. Marco de Venise.

Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, les portails des cathédrales gothiques<sup>4</sup> reflètent le caractère encyclopédique de la théologie scolastique. L'œuvre des Six Jours est le préambule de l'Histoire du monde, dont les scènes multiples se déploient dans la pierre, le bois des stalles et les vitraux de l'édifice. La Création n'est plus seulement la Genèse du monde, c'est l'univers lui-même, pensée et acte indivisible du Créateur.

Comment les artistes traduisent-ils en valeurs plastiques l'acte de la création ? Et d'abord, comment représentent-ils le Créateur ?

D'après la Genèse, Dieu crée par le Verbe, la parole suscite l'existence : « Que la Lumière soit, et la Lumière fut. » Or, pour les théologiens, le verbe (le logos) est la seconde personne de la Trinité : le Christ. C'est donc sous les traits du Christ que, pendant des siècles, apparaît le Créateur du monde. A la fin du moyen âge seulement, il sera figuré par un vieillard coiffé de la tiare à cinq couronnes.<sup>5</sup>

Il arrive que la Création soit le fait de la Trinité (Miniature du *Hortus Deliciarum*, manuscrit de l'abbesse Herrade de Landsberg (XII<sup>e</sup> siècle).

Quant au processus de l'acte créateur, comment les imagiers vont-ils le rendre sensible aux yeux des fidèles ? Parfois, répétant les gestes de Prométhée modelant sa statue, Dieu façonne de ses mains la Terre et les êtres vivants. Ou bien il lance les astres dans l'espace. Mais le plus souvent, assis ou debout<sup>6</sup>, et souvent assisté d'anges, symboles de la Lumière<sup>7</sup>, il suscite les êtres par un geste ou par sa seule présence.

Parmi les œuvres de la Renaissance qui traitent en tout ou en partie le thème de la Création, citons, outre celles déjà mentionnées, au XV<sup>e</sup> siècle : la porte est du baptistère de Florence par Ghiberti, la façade de S. Petronio, à Bologne, par Jacopo delle Quercia, les fresques de Paolo Uccello au cloître vert de Ste Marie-Nouvelle, à Florence ; au XVI<sup>e</sup> siècle : celles des Loges du Vatican, par Raphaël.

Dans ces dernières œuvres, le déroulement des scènes reste fidèle au texte biblique. Mais elles diffèrent profondément de l'iconographie médiévale par l'esprit qui les anime. La représentation l'emporte ici sur la signification. On y assiste à l'aboutissement de ce long processus d'humanisation du sacré qui est l'un des caractères de l'art occidental depuis la création des ordres mendiants.

<sup>4</sup> Chartres, voussures du portail nord. — Laon, fenêtre droite de la façade. — Portails de Reims, Bourges. — Quatrefeuilles du soubassement des cathédrales d'Auxerre, de Rouen et de Lyon.

<sup>5</sup> Vitrail de St-Florentin (Yonne), XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>6</sup> A la voûte de la Sixtine et aux loges du Vatican, l'Eternel plane dans les nues.

<sup>7</sup> A Venise, le nombre des anges correspond aux jours de la Création.

## NOTES DE LECTURE

### Exercices de style

par Raymond Queneau.

Ed. Club des Libraires de France.

Gageure que celle de répéter x fois le fait divers le plus insipide, dans tous les styles imaginables et unimaginables, sans jamais lasser. Queneau est l'auteur de cet exploit.

Rédition luxueuse de cet ouvrage plein d'humour et plus enrichissant qu'il ne le paraît au premier abord, agrémenté d'exercices typographiques d'une présentation impeccable.

J. Mo.

### Le XVIII<sup>e</sup> siècle français

Collection « *Connaissance des Arts* ».

Éditions Hachette, Paris.

Cet ouvrage sur le XVIII<sup>e</sup> siècle français se présente comme « le premier d'une collection dont l'ensemble doit constituer une *encyclopédie en images* des arts plastiques. » Son but essentiel est de montrer la vie et l'évolution des formes et des décors, au moyen d'un très grand nombre d'objets présentés isolément ou dans des ensembles qui les mettent en valeur.

Les volumes de cette collection appartiendront à deux types d'études différentes se complétant mutuellement. Les uns couvriront une époque : Romane, Gothique, Renaissance, XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Les autres traiteront d'un art particulier à travers plusieurs époques : meubles, céramique, orfèvrerie.

On ne saurait assez louer la formule de cette collection. Les arts décoratifs, en effet, ne prennent tout leur sens et toute leur valeur qu'intégrés dans leur milieu, c'est-à-dire l'habitation. Alors seulement ils jouent les uns par rapport aux autres, ils se complètent et s'harmonisent pour créer le climat spirituel dont ils sont issus, devenant ainsi de fidèles témoins d'une époque et d'une société, ou même d'une civilisation.

Ce premier volume nous offre donc un panorama complet, exhaustif même, du siècle le plus prestigieux pour les arts décoratifs français. Un texte clair et aéré,

une typographie impeccable, de nombreux schémas, des photos en noir et blanc formeraient déjà un ouvrage d'une grande tenue. Mais *Le XVIII<sup>e</sup> français* réunit un ensemble impressionnant de reproductions en couleurs dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est parfait. Parfait au point de vue fidélité chromatique, parfait au point de vue photographique : Chaque meuble et chaque objet est mis en valeur par l'éclairage le plus adéquat.

« *Connaissance des Arts* » a sorti un chef-d'œuvre.

J. Mo.

### Les Adieux

par François-Régis Bastide.

Ed. Gallimard, NRF.

« Trente ans de la vie française menée par deux étrangers », tel est au fond le sujet de ce roman. Oeuvre émouvante parce qu'elle va au delà du simple drame que vivent Mlle Brichs et le prince Stelovski : en effet, c'est la solitude humaine qui est en cause. Déracinés, ces deux êtres sont le jouet du destin qui les accule dans l'absurde : étrangers dans le plein sens du terme, incapables de s'intégrer dans la société qui les entoure, sans passé ni avenir, sans raison d'être, ils ne sont unis que par ce qu'ils ont de commun : leur étrangeté et leur solitude.

Sous la plume de Bastide, la poésie fait souvent irruption dans la dure réalité et l'illumine par instants.

Ce roman a été couronné par le jury Fémina.

J. Mo.

### L'Égypte

par K. Lange et M. Hirmer. Ed. A. Colin.

Depuis la pyramide à degrés et le monumental ensemble funéraire du roi Djeser, construits il y a près de 5000 ans, jusqu'au temple d'Horus à Edfou, de l'époque ptolémaïque qui précède de peu l'ère chrétienne, nous retrouvons dans le magnifique ouvrage de Lange et Hirmer les œuvres de l'art égyptien qui font partie de notre patrimoine commun — mais

aussi d'autres moins connues, certaines sont reproduites dans ce livre pour la première fois. On passe du plan d'ensemble : vue du temple, du paysage, au gros plan : détail d'une statue, buste, visage... Les œuvres disséminées dans les musées sont replacées dans leur cadre chronologique. On ne saurait trop dire la splendeur des reproductions : 260 photographies, généralement pleine page, en noir ou en couleurs. Une substantielle préface, des commentaires, des plans, des croquis, permettent au lecteur de mieux situer l'art pharaonique. Faut-il dire de mieux le comprendre ? Oui, si nous sommes assez prudents pour ne pas imposer nos catégories de pensée à un art qui se suffit à lui-même et qui a accompli sa vocation avec une inébranlable fidélité.

Un ouvrage de cette qualité fait honneur aux auteurs comme à l'éditeur.

V. T.

### Aux sources du fleuve

de Thomas Wolfe. Editions Stock.

Le titre américain de cet énorme roman est *Look homeward, Angel*. L'ange dont il s'agit est la sculpture funéraire qui sert d'enseigne au tailleur de pierre, père d'Eugène Gant, héros du livre. Figé dans son attitude marmoréenne il garde mystérieusement le seuil du passé, de « la porte fermée devant laquelle s'étend le long exil ». Furieusement, désespérément, Eugène s'efforce de passer outre et de se perdre, pour s'y retrouver, dans les labyrinthes du souvenir. Il y réussit, et le passé fulgure.

Le titre français : *Aux sources du fleuve* rend compte, lui, du caractère tumultueux de cette œuvre extrêmement originale. Maurice Nadeau la caractérise fort bien dans sa préface : « Avant de commencer son roman, Thomas Wolfe plaque les accords à la Milton du regret et de la nostalgie. Ils reviendront dans son ouvrage comme un leitmotiv « ... Une pierre, une feuille, une porte que nous ne trouvons jamais ; ou une pierre, une feuille, une porte. Et tous les visages oubliés. Nus et solitaires, nous sommes partis pour l'exil... Quel est celui qui n'est pas toujours un étranger, et seul ? »

» Ces accords graves et harmonieux donnent à l'ouvrage sa tonalité. Et cette

tonalité fait l'unité d'une œuvre où se succèdent, sans ordre apparent, récits qui remontent parfois loin dans le temps, tableaux de genre, portraits, comédies de mœurs, drames intimes, réflexions sur la vie et sur les êtres, tout ce qui forme autour d'une conscience qui peu à peu s'éveille, un monde bruisant, coloré, charnel. Derrière les staccati de la description réaliste, les stridences des explications familiales ou des premières déceptions amoureuses, se développe en amples marées, le chant modulé de l'exilé et du solitaire. »

Ouvrage d'une ampleur et d'un accent exceptionnels, *Aux sources du fleuve* plaira à ceux que ne rebute par la démesure d'un génie bouillonnant et fruste.

R. T.

### Louis XIV à Versailles

par André Maurois. Editions Hachette.

Le livre s'ouvre par la naissance de Versailles et s'achève sur la mort du roi. Quel beau film ! Remarquablement proportionnés, le texte et l'illustration se stimulent réciproquement pour la plus grande gloire du monarque, et notre plaisir aussi. C'est dire que la restitution est alerte : « ... Dans les jardins, les courtisans conversent, se promènent, s'asseyent. D'autres, venant de Perse, d'Italie, de Chine, sont en extase devant les fontaines et les massifs ; d'autres encore prennent le bateau pour aller vers le jet d'Apolon... » notait un petit garçon ravi de lire le livre avant son père.

J. E.

### Anges et faunes

par Marc Duflon. Ed. Perret-Gentil.

La campagne vaudoise, les symboles qu'elle propose à un cœur épris de sa beauté, à un esprit inquiet à la recherche d'une vérité durable...

V. M.

### Sur les pas du rêve

par Luc Vuagnat.

Des poèmes à forme fixe inspirés par de tendres sentiments ou par les inventions modernes.

V. M.

## Les yeux ouverts

par Louis-Albert Zbinden.

Editions Perret-Gentil.

Le premier recueil de vers du reporter radiophonique bien connu. Le livre s'ouvre sur des chansons qui ne manquent pas d'humour :

*Les curés trottinant  
Les cailloux élastiques  
Les savons savonnant  
Les dames à reliques...*

Il se clôt sur des poèmes provençaux et des poèmes d'amour, faisant suite à des vers où j'ai cru sentir l'influence de Supervielle et de Larbaud : amour de l'univers, appel des terres lointaines, griserie du voyage, fraternité des êtres et des choses, liens des races, des mondes :

*Je pense à vous gens d'antipode  
Ce que j'aime aujourd'hui  
C'est nous sentir homologues  
Pied à pied  
Cœur à cœur  
Tête à tête  
Et tout à fait interchangeables  
Connaître que vos plantes ont des racines  
Que par elles vos eucalyptus  
Plongent vers nos résédas...*

V. M.

## Le beau voyage au pays d'Arles

par Marie Mauron. Ed. Granier, Avignon.

Des noms qu'on aime à relire, qui rappellent des souvenirs, qui nous font désirer à nouveau une terre que Marie Mauron parcourt en historienne-poète, glissant de la légende à la description d'un bourg ou d'une abbaye, dessinant des itinéraires qu'on pourra suivre sans déception : le choix est fait. Des photos nous rendent Saint-Gabriel dans ses oliviers, Saint-Paul-de-Mausole ou les plus étroites venelles de certaines bourgades célèbres... Format de poche, donc à emporter en voyage.

V. M.

## ... Et la pluie pour ma soif

par Han Suyin. Edition Stock.

Cette nouvelle œuvre de Han Suyin, indûment dénommée roman, illustre le méfait des notes et de l'utilisation trop prompte des souvenirs vécus.

Alors que *Destination Tchou-King* nous plaisait, en tant que document sans doute, mais encore par une certaine épaisseur romanesque et la vie de ses héros, ... *Et la pluie pour ma soif* ne nous retient guère que parce qu'il témoigne de la sinistre pagaille des « événements » en Malaisie.

Tout cela est vrai, et l'auteur fut témoin, nous n'en doutons pas. Mais que n'a-t-elle élaboré la matière, et écrit le roman qui signifie par delà et au delà des faits. Han Suyin en était capable ; quelques chapitres nous font regretter qu'elle y ait manqué. Ou bien alors, il fallait prendre résolument le parti d'un reportage.

... *Et la pluie pour ma soif* se lit néanmoins avec intérêt.

R. T.

## Les Immémoriaux

de Victor Ségalen. Plon éd.

Cette œuvre extrêmement originale se présente justement comme « un de ces rares romans ethnographiques de qualité que compte notre littérature ».

Par un effort de sympathie, Victor Ségalen parvient à nous restituer à travers Térîi, son héros, l'aventure spirituelle dans laquelle l'évangélisation des îles polynésiennes engagea, à leur âme défendant, les heureux Maoris.

La première partie du livre nous dépeint les mœurs tahitiennes de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle — fêtes et rites païens — tels que les découvrirent avec répugnance et scandale les missionnaires méthodistes anglais débarqués sur les brisées de Cook (Tuti en tahitien).

Vingt ans plus tard, Térîi qui a beaucoup erré dans les mers australes, reconnaît à peine son île natale, les missionnaires ont converti et baptisé. Térîi lui-même s'abandonne à la foi nouvelle, mais « l'Évanelia » selon Paolo, ou selon Mataïo, ou Marko ou Luka, établit-il bien le règne du Christ ? Faut-il le reconnaître dans ce Kérito du grand Faré-de-Prière, au nom duquel Térîi devenu Jakoba prostituée sa fille et abandonne son ancien maître aux massacreurs ? Améné ! conclut le roman, tandis que s'édifie la Maison du Seigneur.

L'illustration est d'une qualité exceptionnelle, presque entièrement tirée de

l'œuvre de Gauguin. Victor Ségalen méritait une telle collaboration à son œuvre de nostalgie et de regret.

« — Mon ami !... dans quel état mon pays est-il tombé ! » dit l'épigraphe empruntée au dernier grand-prêtre maori.

Des références abondantes ne nous laissent pas douter de la vérité de tout ce qui est rapporté là ; le rare mérite du poète des *Stèles* est de leur avoir infusé la vie des œuvres d'imagination.

R. T.

### La Lettre Ecarlate

par Nathaniel Hawthorne.

Club des libraires de France.

C'est un maître de la littérature américaine de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que présente ce beau volume sobrement relié de toile grise, dont le plat s'orne de la lettre écarlate, celle même qu'Esther Prynne fut condamnée à porter à vie sur sa poitrine : « ... Une lettre A en étoffe rouge, bordée de broderies en or, savantes et compliquées. »

Vers 1650, le Massachussets s'édifiait, par la foi de ses pionniers, au détriment de la forêt indienne qui le cernait encore, et au grand dam de ses pêcheurs que guettaient le pilori, comme de ses sorciers promis au feu. Il n'est pas indifférent de savoir que ce fut un ancêtre de Nathaniel qui condamna au bûcher les femmes de Salem accusées d'être possédées par le démon. Arthur Miller a attiré récemment l'attention du public sur ces fameuses « sorcières ».

L'auteur a su restituer l'atmosphère de strict puritanisme de la Nouvelle-Angleterre et donner crédibilité à cette expiation publique imposée à la femme adultère. On songe par moments à *Jours de colère* de Dreyer ; à d'autres, à *Notre petite ville*.

Car l'humour ne manque pas à ce Yankee, et il le prouve dans son introduction animée, nous dit-il lui-même, d'une « franche et parfaite bonne humeur ».

L'étude de Pierre Bodin sur l'auteur s'accompagne d'une remarquable iconographie sur Hawthorne et Salem, qui se trouve être la meilleure illustration du roman.

R. T.

### Les Impressionnistes

par Claude Roger-Marx. Hachette.

Voici un album d'une centaine de pages qui se recommande par ses nombreuses illustrations, les unes en couleurs, les autres en noir et blanc, et par son texte, dû à la plume d'un bon spécialiste de cette époque. Ce spécialiste parle de ce qu'il aime, et c'est bien. Il le fait parfois dans un esprit de polémique contre l'art contemporain : nous le regrettons. « Ce qui assure à l'Impressionnisme une gloire impérissable, c'est le concours de circonstances qui a fait naître, aux abords de 1870, six ou sept peintres merveilleusement doués, d'un désintéressement total, et qui ont poursuivi côte à côte leurs recherches en toute loyauté, en toute indépendance. » Sans doute, mais de quels peintres « authentiques » (encore un mot qui ne dit pas grand-chose) ne peut-on en écrire autant ? On regrette d'autre part que, dans ce volume qui certes est de vulgarisation, manquent toute table des matières, toute bibliographie, tout index, qui en eussent fait un livre utile, et non pas seulement agréable.

Jl. C.

### Romanesques

de Max Jacob, présentation de Mauriac.

« Les Cahiers Max Jacob »

Nouvelles Editions Debresse.

Ce nouveau cahier, outre la suite de la bibliographie et différents renseignements sur la Société des Amis de Max Jacob et sur le prix de poésie « Max Jacob » contient cinq récits : *Etude romanesque*, *Biographie du Grand Homme*, *Wenceslas*, *ancien cocher*, *Pèlerinages nage*, et *Le petit Homme des Eglises*. La plupart du temps, le lecteur se trouve dans un monde dont il ne sait trop s'il est réel ou imaginaire. Parfois tout au contraire (Biographie), le ton se fait volontairement plat, singeant celui de l'historien (« Sa famille semble avoir été médiocre, cependant on trouve des Durand en France dès le XIV<sup>e</sup> siècle »), ou faussement solennel, faisant la satire du panégyrique. Au total, un cahier qui réjouira tous les lecteurs du poète et lui vaudra sans doute de nouveaux amis.

Jl. C.

## ECHOS

Signalons de notre amie et collaboratrice Raymonde Temkine : « **La Chambre secrète** » qui vient de sortir de presse aux Editions Pierre Horay.

Qu'on se le dise, qu'on le lise !

### Memento :

17 juin : à Crêt-Bérard, journée de la littérature romande.

Lausanne : Musée d'art décoratif : (Palais de Rumine) ; dès le 23 mai, *Ramuz et son pays natal*.

Galerie Vallotton : du 6 au 29 juin, Estampes et dessins.

Galerie de l'Entracte : du 1er au 15 juin, Garcia.

Berne : Galerie Verena Müller : du 18 mai au 9 juin, *Lermite*.

### Paul Klee à Montreux

La Galerie du Vieux Montreux, au village des Planches, a fait ses premiers pas l'an dernier. Encouragée par un succès immédiat, elle n'a pas hésité, en doublant la surface de ses locaux, à proposer à ses amis 120 toiles de Paul Klee, touchant la plupart des périodes de son œuvre.

Ne tardez pas ! Cette exposition est ouverte jusqu'à fin juin encore.

### Ramuz lu par lui-même

*A la Guilde du disque.*

Une belle réédition des quatre morceaux enregistrés naguère par Mermod. Ramuz lit tour à tour un fragment d'*Aline*, un autre de *Derborence*, un autre de *Passage du Poète*, et enfin *l'Amour de la Fille et du Garçon*. Voix inoubliable, qui émeut par sa gravité pathétique. Le tout tient en un petit microsillon 16 tours et ravira tous les lecteurs de Ramuz.

Jl. C.

## „Petits formats” ?

**POUR L'ART** a la joie d'annoncer que sous ses auspices vont être incessamment organisées à la Librairie du Grand-Chêne à Lausanne, (en face du Palace) une suite d'expositions « **Petits formats** » où l'on trouvera dessins, gravures, gouaches, des meilleurs jeunes artistes d'aujourd'hui. Il ne s'agit pas d'une galerie de plus, mais de la présentation régulière d'un petit nombre d'œuvres de qualité appartenant à des genres ordinairement négligés par les expositions d'ensemble.

*Première présentation, 15 juin 1957 :*

**Roger Chastel** et « Le Bestiaire », d'Eluard.

Nous espérons que les membres de Pour l'Art seront nombreux à répondre favorablement à cette initiative.

# Voyages d'été et d'automne 1957

13-20 juillet :

## Pèlerinage d'art aux grandes cathédrales de France

*Rail* : Lausanne - Paris.

*Car privé* : Reims - Amiens - Beauvais - Chartres.

**Prix** : dès Lausanne, Fr. 385.—. Dès Paris (14-19 VII), Fr. 290.—.

**Délai d'inscription** : 10 juin.

22-31 juillet :

## Eglises et châteaux du Val-de-Loire

*Rail* : Lausanne - Paris. *Circuit en car privé* : Paris - Orléans - St-Benoît-s.-Loire - Chambord - Cheverny - Blois - St-Aignan-s.-Cher - Loches - Cheverny - Amboise - Tours - Langeais - Azay-le-Rideau - Chinon - Fontevrault - Saumur - Cunault - Angers - Les peintures romanes du Vendômois - Chartres - Paris. — Circuit de sept jours et une journée libre à Paris.

**Prix** : dès Lausanne, Fr. 490.—. Dès Paris, Fr. 365.—.

**Délai d'inscription** : 10 juin.

1er-10 août :

## Une semaine à Londres

*Rail* : Lausanne - Londres et retour. Le matin, visites préparées et commentées des grandes œuvres d'art du Brit. Museum, de la National Gallery et de la Tate Gallery (sculptures assyriennes, frise du Parthénon, peinture européenne de la Renaissance à nos jours). L'après-midi libre.

**Prix** : Fr. 470.—, tout compris.

**Délai d'inscription** : 20 juin.

4-13 août :

## Découverte de la Sardaigne

*Rail* : Lausanne - Rome. *Mer* : Civitavecchia - Olbia. *Circuit en car privé* : Olbia - Sassari - Porto Torres - Torralba - Alghero - Oristano - Cagliari. *Avion* : Cagliari - Rome. *Rail* : Rome - Lausanne.

**Prix** : Fr. 580.—, tout compris.

L'itinéraire par la Corse revenant à un prix hors de proportion avec la durée du voyage, nous avons préféré y renoncer.

**Délai d'inscription** : 20 juin.

15-30 août :

## L'Espagne imprévue

*Autorail* : Lausanne - Barcelone et retour. *Circuit en car privé* : Tarrasa - Saragosse - Daroca - Monasterio de Piedra - Sigüenza - Alcalá de Henarès - Madrid - L'Escorial - Tolède - Cuenca - Valence - Sagonte - Peñíscola - Tarragone - Barcelone.

**Prix : Fr. 670.—, tout compris.**

**Délai d'inscription : 20 juin.**

30 août - 14 septembre :

## L'Andalousie hispano-mauresque

*Autorail* : Lausanne - Barcelone et retour. *Croisière* : Barcelone - Cadix (2 jours). *Circuit en car privé* : Cadix - Jerez - Ronda - Malaga - Grenade - Cordoue - Séville. *Avion* : Séville - Madrid et Madrid - Barcelone.

**Prix : Fr. 840.—, tout compris.**

**Délai d'inscription : 20 juin.**

20-27 octobre :

## Venise - Ravenne

*Rail* : Lausanne - Venise et retour. *Car privé* : Venise - Padoue - Ravenne - Ferrare - Venise. *Programme* : arrivée à Venise le 1er jour, vers 16 h. Visite de Venise, Torcello, etc. (4 jours). Visite de Ravenne (1 jour et demi). Départ de Venise le 8e jour, vers midi.

**Prix : Fr. 365.— à 435.—, tout compris.**

**Délai d'inscription : fin juin.**

Fin septembre - 15 octobre :

## La Grèce, Istanbul, la Côte d'Asie mineure et les îles de la mer Egée

Les dates exactes et conditions de ce voyage seront fixées prochainement.

---

*Les programmes détaillés de tous ces voyages sont envoyés sur demande aux*

## VOYAGES POUR L'ART

Aubépines 5 bis, Lausanne, téléphone 24 23 37